

Pourquoi la sociologie est-elle une science critique?

CLAUDE JAVEAU
Université Libre de Bruxelles
Avenue Jeanne, 44
1050 Bruxelles, Belgique

On ne refera pas ici, fût-ce de manière très lapidaire, l'histoire de la sociologie, dont l'appellation servira, dans les pages qui suivent, à résumer l'ensemble des sciences empiriques du social, même si cette prétention peut, à l'un ou l'autre détour du discours, être battue en brèche. On se contentera de rappeler qu'elle a été portée sur les fonts baptismaux par des importateurs du modèle des sciences de la nature. On sait que le baptême fut difficile, ce dont témoigne le caractère hybride du patronyme de notre discipline, formé d'un radical latin et d'une désinence grecque. En effet, parmi ses possibles géniteurs, les philosophes qui s'étaient préoccupés du gouvernement des sociétés humaines, de Platon à Hegel, pouvaient à bon droit réclamer une part importante de son génotype. En cela la sociologie ne dérogeait pas au destin de la plupart des sciences, toutes issues de corpus philosophiques plus ou moins programmatiques. Quoi qu'il en soit, pour reprendre les termes de Zygmunt Baumann, "la sociologie est née en tant que projet moderne, et comme tous les autres projets modernes, elle a poursuivi dès ses débuts et pendant toute (ou du moins la plus grande partie de) son histoire la tâche comtienne ternaire de savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir" (Baumann 2002, 1). Cette tâche, une fois encore, Auguste Comte, auteur d'une très systématique classification des sciences, l'assignait à toutes les disciplines scientifiques.

Comme toutes les disciplines scientifiques soucieuses de se conformer aux canons épistémologiques imposés par la tradition moderne, la sociologie se doit d'observer une vigilance constante à l'égard des connaissances qu'elle produit. Cette posture critique, dont l'expression la plus achevée a été proposée par le criticisme kantien (et c'est sans doute par référence à cette descendance que l'on devrait plutôt la qualifier de criticiste) s'oppose à toute conception dogmatique du savoir. La science s'inscrit dans le mouvement de désenchantement du monde, et la sociologie devrait éprouver, par pétition

de principe, une aversion radicale pour la déviance qui la menace le plus, à savoir l'idéologie. Pas davantage que d'une biologie "marxiste" (Lysenko, par exemple), il n'aurait jamais dû exister, pour les âmes sociologiquement bien nées, de sociologie marxiste (ou fasciste, ou libérale, etc.).

Je me contenterai d'une seule illustration de cette nécessité de vigilance criticiste, qui encadre évidemment la vocation critique assignable à la sociologie, sans se confondre avec elle. Si toute activité scientifique consiste en la recherche d'invariants transsituationnels (il n'y a de science que du généralisable : quelles que soient les circonstances, la loi de la gravitation universelle reste applicable), ceux-ci ne peuvent être établis, dans les sciences du social, que par rapport à une totalité temporellement mouvante, non pas en raison du seul déplacement de la flèche du temps, mais en raison des constantes reconfigurations, sur cette flèche, des compétences et des intentions des acteurs. La nécessité apparaît clairement de préciser les moments où cette situation s'est révélée à l'étonnement des chercheurs, et comment elle a été déterminée par ces moments, ce qui revient à lui attribuer son intrinsèque épaisseur historique. Toute production humaine, il convient de le rappeler constamment, s'inscrit dans un devenir qui plonge ses racines dans un passé plus ou moins lointain. Il n'est sans doute pas erroné de prétendre que la sociologie concerne les événements à l'avant-garde du développement historique, au moment où ils sont en train de se faire. L'aliment de la sociologie consiste en *makings of*. Tout chercheur devrait ne jamais perdre de vue que ce qu'il tente d'expliquer s'est produit en un lieu et à un moment donnés et qu'il serait malhonnête de sa part, intellectuellement parlant, de ne pas esquisser la généalogie (au sens foucaldien du terme, mais en accordant davantage d'attention aux factuelités engrangées) de ses "data", tout en ne dissimulant rien de la manière dont ceux-ci ont été produits. Je reviendrai de manière détaillée sur cette condition nécessaire à la formulation de toute connaissance sociologique.

Déconstruire et interpréter

Si elle veut rester fidèle au programme cognitif que lui ont assigné ses pères fondateurs (Boudon 2002), la sociologie a pour mission, si j'ose dire, de déconstruire les conditions d'action des agents de la réalité sociale par la mise en évidence des taches aveugles s'inscrivant sur leurs "patterns" de comportement. "Déconstruire" ne doit pas s'entendre ici tout à fait au sens que les post-structuralistes (Derrida, etc.) ont donné à ce mot. Il s'agit plutôt de "désarticuler" les diverses composantes d'un comportement collectif, de manière à les confronter à la totalité la plus extensive possible, dans la perspective constamment présente de l'existence d'interactions sociales. Ainsi,

s'agissant des conduites qualifiées de délinquantes de certains groupes de supporters lors d'un match de football, il importe : (a) de désigner quel dispositif institutionnel énonce cette qualification (système judiciaire, journalistes, dirigeants sportifs, etc.) et (b) de rapporter ce comportement à l'institution sportive en général, en des lieux et moments donnés, avec ses modes de fonctionnement, ses comportements normés, ses valeurs proclamées ou occultées, ses rapports avec d'autres institutions ou sous-systèmes (économique, politique, scolaire, etc.). On est loin, en l'occurrence, du classique schéma que j'ai appelé, d'après une pratique largement répandue en criminologie, "du passage à l'acte" (Javeau 2003, 39). Celui-ci consiste à faire reposer toute la production d'un comportement collectif sur les acteurs eux-mêmes, le plus souvent par le recueil de fréquences modales attribuées à des variables ou caractères standardisés, considérés comme autant de déterminants du comportement étudié. L'on dira, par exemple, que "plus les jeunes sont issus de l'immigration, plus ils sont du genre masculin, plus ils font partie de familles dont le père est absent, etc., plus ils auront tendance à se trouver en situation de décrochage scolaire". On découvre aisément que ce mode de raisonnement ne peut rendre compte des variations individuelles au sein des groupes auxquels le comportement étudié est rapporté et, qu'en outre, aucun compte n'est tenu du caractère interactionnel de tout comportement. En d'autres termes, qu'à des "exclus" correspondent des "excluants", à des "qualifiés" des "qualifiants", à des "institués" des "instituant", etc. Le schéma du passage à l'acte, on l'aura reconnu, se greffe de manière privilégiée sur la pratique des enquêtes statistiques, sondages ou autres, avec laquelle le grand public n'a que trop tendance, malheureusement, à confondre l'ensemble de l'activité sociologique. La tâche des chercheurs, dans l'optique de déconstruction que je viens d'esquisser, est donc d'interpréter les comportements mis à l'étude par la recherche du sens qu'ils révèlent non seulement aux yeux des acteurs, nécessairement myopes à cet égard, mais aussi par rapport à un contexte historique que les chercheurs sont capables de connaître et d'interpréter à son tour. "Interpréter", ce n'est pas seulement se livrer à une certaine forme d'herméneutique des comportements, fallacieusement assimilés à des discours, mais à associer le *Verstehen* wéberien au dégagement de causalités explicatives (imputations causales). Cette procédure d'explication compréhensive, lorsqu'elle est appliquée à bon escient, permet à mon sens de dépasser la classique et périmée opposition scolastique entre "explication" et "compréhension" (Javeau 2003, 57).

On fera remarquer de manière pertinente que dans cette visée méthodologique un privilège considérable est accordé aux chercheurs en sociologie. En effet, c'est à eux qu'il incombe de découvrir ce qui la plupart du temps échappe aux acteurs placés sous leur loupe, à savoir les véritables fondements de leurs images-actions (ou déterminants idéologiques), ce que j'ai appelé les "taches aveugles". Ce privilège peut paraître exorbitant, mais seulement

parce qu'au résultat de la déconstruction, les acteurs observés peuvent eux-mêmes opposer leurs propres interprétations de leurs actions, et que le bon sens commanderait de les créditer d'une meilleure connaissance des déterminants de celles-ci que des observateurs extérieurs. Mais c'est là l'illusion spontanéiste. Les premiers astronomes à avoir affirmé que c'était la terre qui tournait autour du soleil et non l'inverse, comme le sens commun commandait qu'on le crût, ont parfois mis leur vie en péril, à l'exemple de Galilée. Et pourtant ils étaient dans le vrai. Et si l'on m'objecte qu'il ne s'agit pas ici de simples faits matériels, mais bien de faits mentaux susceptibles de multiples traductions, ce que je ne contesterai pas, je répondrai que l'expérience nous apprend que tant notre ignorance du contexte de nos actions que les rationalisations auxquelles nous recourons pour les expliquer aux autres ou à nous-mêmes font que nous sommes le plus souvent les moins bons interprètes de celles-ci. Tandis que le sociologue, capable par recherche documentaire approfondie d'en connaître le contexte, et pratiquant à notre égard le "regard éloigné" prôné par Lévi-Strauss, peut manifester à leur égard le détachement qui mène à la posture objectivante qui est de mise dans la démarche scientifique et qui constitue la clé de la formulation de ce que les sciences appellent la vérité.

Rapporter les actions observées, outre que cela suppose que l'on dispose de bons instruments d'observation, à des éléments contextuels, considérés comme s'intégrant dans des "horizons de signification", afin de leur assigner un sens (leur "sens visé", *Gemeintenn Sinn*, selon Weber), n'est certes pas tâche aisée. Pour le sociologue, elle suppose à la fois érudition historique et sociopolitique, imagination et finesse interrogative. Mais personne ne niera que toute activité scientifique réclame, en plus de pas mal d'intuition (Popper), une capacité analytique qui la rapproche de l'activité artistique, que celle-ci soit d'ordre visuel, littéraire ou musical. Il va de soi que le sociologue, comme tout un chacun de ses confrères des autres disciplines scientifiques, peut se tromper, et parfois même lourdement. Prétendant savoir mieux que ceux qu'il étudie ce que ceux-ci font, il risque fort, plus souvent qu'à son tour et pour parler un peu vulgairement, de se planter.

De quelques critiques internes au champ sociologique

L'attitude critique, qui, en se référant au criticisme radical élaboré au temps des Lumières, se trouve nécessairement associée à la posture objectivante elle-même inscrite au cœur de la démarche scientifique, se prolonge dans les sciences du social par la mise en cause, qu'on peut aussi appeler "critique", des diverses doxas répandues au sein du corps social. Le célèbre adage de Bourdieu et al., "le fait se conquiert contre l'illusion du savoir immédiat", mis

à part qu'en l'occurrence le savoir immédiat est davantage source d'erreurs que d'illusions, doit être entendu dans le champ des sciences du social comme une offensive dirigée non contre des faits, mais contre des jugements qui, en fin de compte, sont toujours "de valeur" (il s'agit effectivement, dans le cas de jugements dits "de fait", d'évaluer ceux-ci, voire éventuellement à les valoriser ou les dévaloriser). Ce qui permet de considérer que l'attitude critique des sociologues relève d'une critique au second degré, puisqu'il s'agit de critiquer des dispositifs mentaux eux-mêmes capables de critique.

Comme dans les autres disciplines scientifiques, celles qui se rapportent au champ du social sont tenues de commencer à balayer devant leur propre porte. Ce qui signifie qu'elles doivent être capables de porter leur critique sur leurs outillages conceptuels et procédures opérationnelles. Il s'agit là du prolongement de la position criticiste principale que j'ai introduite plus haut. Ces critiques internes viseront à la fois les socles de connaissances des sociologues et les instruments auxquels ils recourent pour les solliciter et les alimenter.

En premier lieu, il importe de ne pas perdre de vue que choix de l'instrument et construction pratique de l'objet vont de pair. L'objet "crime" ne sera pas abordé de la même manière selon que l'on envisage un abord de type anthropologique, l'élaboration d'un modèle au départ d'une exploration de la littérature ou une enquête de type statistique auprès de répondants censés constituer un échantillon représentatif (de quoi? là est la question). L'instrument ne peut jamais être considéré comme neutre face à l'objet: non seulement il n'en propose qu'une représentation qui dépend de ses propres modes de fonctionnement, mais il le façonne pour les besoins de ceux-ci et lui impose de s'intégrer, fût-ce aux dépens de plusieurs de ses dimensions, dans un moule heuristique impératif. Sonder l'opinion (à condition que cet objet existe et puisse faire l'objet de mesures) sur sa perception du crime n'apportera pas de ce dernier la même image, si ce terme est approprié, qu'un séjour d'observateur participant dans l'une ou l'autre province du "milieu". Et la différence resterait aussi sensible si l'on avait cherché à sonder, non des citoyens tenus a priori pour honnêtes, mais des criminels dûment reconnus comme tels par le dispositif de qualification en vigueur.

D'où la grande méfiance dont il convient de faire montre à l'égard de toute tentative de généralisation au départ de données rassemblées de manière disparate, à l'aide d'instruments variés, auprès de populations situées de manière tout aussi variable dans le temps et dans l'espace. On a souvent l'impression que le sociologue, citoyen issu de la petite bourgeoisie ou des couches peu aisées de la moyenne bourgeoisie, tire toute son expérience du social de son sociotope d'origine et la transpose sur toute investigation et surtout sur toute spéculation portant sur l'état présent de la réalité sociale. Cette remarque vaut d'abord pour les éléments lexicaux utilisés: par exemple, une

bande de jeunes de Neuilly s'éclatant dans une *rave party* n'est pas une "tribu", au sens où la tradition anthropologique recourt à ce mot, déjà passablement suspect. Mais elle s'applique aussi au formatage des phénomènes abordés, à leur mise en rapport entre eux et avec la totalité de référence. Pour prendre un autre exemple, disserter de la prostitution sans tenir compte du fait que ce comportement présente aussi une dimension économique revient à l'amputer de manière insigne. Si l'on ne prend pas en considération la fragmentation du marché du commerce du sexe, de la passe ultra-économique sur le trottoir même à la location pour la nuit, dans un hôtel de luxe, d'une "escort girl", on risque de perdre de vue que la prostitution, phénomène polysémique, ne se décline pas sur un seul registre mais qu'il existe bien des prostitutions, selon le rapport que chaque type de comportement prostitutionnel entretient avec les divers segments du marché qui les concerne et avec les diverses catégories d'acteurs, individuels ou institutionnels, qui interviennent en un lieu et un moment donnés sur ce marché.

Dans la même veine d'écueils à éviter, je mentionnerai les anachronismes et les anatopismes, qui sont des cas particuliers des risques d'abus de généralisation. Ce qui vaut pour la France, par exemple en matière de sociologie scolaire, ne vaut pas pour la Belgique francophone, en dépit de la grande proximité linguistique. Et ce qui vaut pour les années soixante, par exemple en matière de sociologie familiale, ne vaut pas pour les années quatre-vingt-dix. Et, dans l'un et l'autre cas, vice versa, si l'on peut dire.

Plus pernicieux encore est l'emprunt conceptuel à d'autres champs, parfois fort éloignés de celui des sciences du social. Tard venues dans le concert des sciences, celles-ci ont été souvent contraintes de faire leurs provisions de lexèmes dans les réservoirs offerts par des disciplines déjà mieux constituées. "Fonction", on s'en souviendra, a été importé par Durkheim de la biologie (et non des mathématiques). Plus tard, Bourdieu fera de même avec "marché", en provenance de l'économie. Il s'agit alors de ne jamais oublier que ces emprunts s'accompagnent d'une métaphorisation du lexème importé. S'agissant du reste du "marché", on se rappellera que dans l'économie déjà il s'agissait d'une métaphore du marché au sens matériel du terme (le marché du village). Une fonction sociologique ne peut être confondue avec une fonction biologique : la fonction de circulation des informations ne décalque pas purement et simplement la circulation du sang dans l'organisme. Les informations, entre autres, ne se régénèrent pas, à l'inverse du sang, au cours de leur circulation. Au contraire, elles ne cessent de se dégrader (autre métaphore, empruntée, elle, au vocabulaire de la physique). Parmi les emprunts les plus courants, et les plus contestables, on citera ceux qui sont faits au champ médical, en particulier lorsqu'il est question de "pathologies sociales", de "maladies de civilisation", etc. Il n'est pas certain que tous ces usages soient métaphoriques, pas davantage que celui, tiré du fonds de commerce

des psychanalystes d'“inconscient collectif”. Jung, que de crimes... Il ne s'agit pas seulement de vigilance sémantique, à l'instar de celle qui devrait prévaloir à l'endroit des usages trop fréquents et trop incontrôlés de la notion de mécanisme, entre autres. Au-delà des mots, il y a les concepts, et c'est surtout à leur égard qu'il convient de faire preuve de la plus constante prudence. Parler de mécanisme, c'est postuler une société régie par des forces. On sait que les choses du social, pour le dire simplement, sont bien plus compliquées que cela. Du reste, le vocable “société” lui-même devrait être pris avec des délicates pincettes conceptuelles: quand on y pense, “société” désigne tout à fait une quelconque dyade (“j'aime beaucoup la société de Machin”), un regroupement de gens autour d'un but commun (une société de bienfaisance), un rassemblement d'individus, notion statistique avant tout, sur un territoire national donné (la société française), ou encore l'ensemble des êtres répondant à la définition, difficile à énoncer, d'homme, depuis leur première apparition sur la Terre (la société humaine). On a même parlé de sociétés animales, mais cet usage doit aussi être envisagé avec beaucoup de prudence. Dans le même ordre d'idées, il faut se garder de tout nominalisme improvisé. Un phénomène ne sort pas des limbes de la noèse parce qu'on lui a donné un nom: “Donner un nom à une chose est aussi gratifiant que de donner un nom à une île, mais c'est dangereux: le danger est d'être convaincu que le plus gros est fait et que le phénomène ainsi baptisé est du même coup expliqué” (Levi 1991, 188). Inversement, une explication de caractère tautologique ne fait pas exister un phénomène, même si celui-ci porte un nom qui fait sérieux.

On se méfiera enfin des explications, pouvant parfois revêtir un aspect fort compliqué, qui ne constituent que l'un ou l'autre avatar de la célèbre vertu dormitive de l'opium. Ceci vaut notamment pour la plupart des invocations de notions telles que le besoin, l'attente, la tendance, etc. Dire par exemple que les Français sont chauvins parce que leur histoire leur commande de l'être, n'a pas plus de consistance que de dire que le café a un goût sucré parce qu'on a fait fondre dans la tasse un ou deux morceaux de sucre. L'histoire de la sociologie abonde en corrélations fallacieuses, en raisonnements creux. On se gardera heureusement de tomber dans de tels travers en confrontant les interprétations proposées aux fausses évidences du sens commun. Si les deux ensembles se superposent trop aisément, il fera bon d'aller voir ailleurs. Ne désirant nullement faire de ces articles un catalogue de recettes utiles, je limiterai mon propos sur les critiques internes, lesquelles relèvent avant tout d'un discours de la méthode, à ces quelques considérations.

Et de quelques critiques externes

Les sciences du social, dont la sociologie est dans ces pages l'emblème, ont souvent choisi (ou se sont vu imposer) au cours des dernières décennies la voie que Raymond Boudon a appelée "caméraliste", terme emprunté à Schumpeter, lequel "a qualifié de 'caméraliste' l'activité qui vise à 'renseigner' des commanditaires réels ou supposés sur les phénomènes sociaux plutôt qu'à les 'expliquer'. Cette distinction est importante car on constate facilement qu'une grande partie de l'activité des sciences sociales relève effectivement de ce type. Ainsi, bien des travaux sociologiques ont pour objectif principal de rendre visibles des milieux et des phénomènes sociaux plus ou moins transparents et familiers pour les acteurs concernés, mais qui demeurent méconnus du public et des "décideurs" (Boudon 2002, 150). Cette activité correspond à ce qu'on appelle d'ordinaire la recherche contractuelle. On ne niera pas que certains produits de cette recherche sont d'excellente qualité. Mais il n'est pas interdit d'estimer que, dans de nombreux cas, le commanditaire, institutionnel le plus souvent, endosse volontiers la tunique du Menon dont traite Platon: en gros, l'on ne trouve jamais que ce que l'on devait chercher et l'on ne cherche jamais que ce que l'on devait trouver. Le commanditaire impose souvent, sinon le résultat de la recherche qu'il subventionne, du moins le genre de résultat qu'il attend ou la portion d'espace cognitif dans laquelle il attend que ce résultat se situe, et parfois encore de respecter des voies et moyens méthodologiques plus ou moins soigneusement balisés. Dès lors l'attitude critique consiste à mettre en cause ce conditionnement de résultat lié à la dépendance née de la subvention, par exemple en opposant la capacité de mobilisation de capital symbolique du commandité à celle de mobilisation de capital économique et politique du commanditaire. La sociologie se trouve alors, pour reprendre une expression chère à Jean-Marie Brohm, "accompagner le monde tel qu'il va", ce qui contredit selon lui (et moi) sa véritable mission d'analyse basée sur une démarche de déconstruction. Si l'on ne peut reprocher à beaucoup de sociologues, soumis qu'ils sont comme tout un chacun à des contraintes de carrière, de chercher à répondre à des commandes institutionnelles, l'on peut se poser la question du véritable apport cognitif de tels travaux (on pense ici, notamment, à l'étude sur les jeunes commandées par le gouvernement Balladur qui avait été si durement attaquée par Bourdieu, Baudelot et Lévy). La critique, je le répète, ne portera pas seulement sur la pertinence des résultats, mais sur celle des instruments mis à contribution. Malheureusement, cette critique est rarement entendue tant par les professionnels que par le grand public, faute de sensibilité médiatique minimale. Elle reste donc fréquemment, sinon clandestine, du moins souterraine. Ce qui ne laisse pas de susciter un paradoxe: les contribuables qui, à l'égard de commandes institutionnelles, seraient bien en droit de savoir

à quoi est passé leur argent, ne semblent nullement intéressés de savoir dans quelles conditions les recherches (ou plutôt études) ont été menées, et dans quelle mesure leur argent, précisément, a été détourné à des fins partisans.

Ce que Boudon, dans le texte déjà cité, a taxé d'“ambition missionnaire” (Boudon 2002, 152) n'est pas incompatible avec le genre caméraliste, ce qu'il souligne au demeurant. En résumé, il ne s'agit pas seulement de constater, mais encore de condamner (l'exclusion, la pauvreté, l'échec scolaire, la prostitution, etc.). Mais l'assimilation qu'il propose à la posture critique, telle que l'a illustrée l'École de Francfort, me paraît abusive et renvoie peut-être, sans qu'il en soit conscient, à la propre ambition missionnaire de l'auteur. Non qu'il faille prendre pour argent comptant toutes les productions de cette école, mais celles-ci ne doivent pas être confondues avec une sociologie militante. Et si Boudon introduit, en guise de synonyme supplémentaire la qualification d'“engagée”, il contribue à mes yeux à brouiller les pistes.

Si l'on peut dire de travaux qui servent une cause ou un parti, si estimables fussent-ils, qu'ils sont “engagés”, il ne me paraît toutefois pas souhaitable, ce faisant, de prôner tout refus d'engagement de la part du chercheur. On a pu reconnaître toute l'ambiguïté qui s'attache à la notion de neutralité axiologique (Wertfreiheit). Être neutre consiste le plus souvent à refuser de découvrir les taches aveugles dans les comportements collectifs soumis à l'investigation sociologique, à prendre en valeur faciale les explications que les objets-sujets fournissent eux-mêmes de leurs conduites et attitudes. Les résultats obtenus par administration de questionnaires standardisés sont presque toujours évalués avec une telle complaisance. Le premier engagement du chercheur est évidemment en faveur de la vérité, compte tenu que la manière de la dégager d'une empirie elle-même construite d'une certaine manière relève de l'agencement des positions au sein du champ de la recherche (Bourdieu 2001). La critique, au sens où je l'entends, porte non seulement sur la mise en cause de la complaisance invoquée plus haut, mais aussi sur les conditions qui, en rapport avec l'organisation du champ, favorisent cette complaisance. Sans doute l'une des premières étapes dans cette direction repose-t-elle sur la prise en compte nécessaire de la distinction entre “problème social” et “problème sociologique”, telle que P.L. Berger l'a magistralement rappelée (Berger 1966, 49-50). Dans la mesure du possible, ce qui peut impliquer d'après négociations, il devrait appartenir aux sociologues eux-mêmes de problématiser leurs objets de recherche. Pour reprendre un exemple de Berger, une recherche sur le divorce (problème social) devrait en réalité être une recherche sur le mariage (problème sociologique).

Si je me suis bien exprimé, il ne s'agit nullement, en dépit de la position prise par Boudon à ce sujet, de confondre deux modalités de l'engagement. Le sociologue, en tant que citoyen, cultive ses préférences idéologiques, opère des choix, navigue entre l'éthique de la conviction et celle de la respon-

sabilité. Il n'en va pas différemment du sociologue en tant que chercheur. L'éthique de la conviction le porte à dire le vrai (en l'occurrence, le non faux à titre provisoire), en entourant la production de ses discours de toute une série de précautions dont j'ai proposé plus haut quelques illustrations. Mais, en même temps, en sa qualité d'agent d'un champ de production d'un bien spécifique, en l'occurrence de nature intellectuelle, il est responsable de sa propre carrière et éventuellement de celles d'autres personnes. Cette responsabilité lui impose de respecter diverses expressions de ce que le discours moderne appelle le principe de précaution. On ne lui tiendra pas rigueur de tenir compte des règles d'entrée et de sortie du champ, qui ne peut être assimilé évidemment à un irénique Jardin d'Académie. Mais on peut au moins s'attendre de sa part à ce qu'il soit conscient de cette nécessité et même qu'il prenne sur lui d'en rendre compte dans la mesure où son sort personnel et/ou celui de son équipe ne risquent pas d'en pâtir excessivement. La précaution ne doit pas devenir frileuse pusillanimité.

Un essai d'illustration : le problème social de l'échec scolaire

Le fait, constaté tant en termes de statistiques agrégées que de comportements observables dans la vie quotidienne (je pense notamment au désagrément exprimé par les parents concernés), que l'on a baptisé "échec scolaire" occupe dans la doxa contemporaine une place de choix. Il est abordé sous divers angles. L'un de ceux-ci est de caractère moral : échouer à l'école (ce dont l'indicateur est presque exclusivement constitué par le redoublement ou l'abandon définitif de l'école, ce qu'on appelle alors le "décrochage scolaire"), c'est provoquer un gâchis, ne pas répondre à une attente, provoquer du désarroi ou du ressentiment chez diverses catégories de personnes, parents, enseignants, camarades de classe, etc. Un autre est de caractère économique : l'échec scolaire traduit le mauvais rendement de l'école, lequel est alors abordé sous l'angle des surcoûts qu'il entraîne. Un troisième est d'ordre politique : l'échec scolaire, dans les comparaisons internationales, est un indicateur de la qualité du système social impliqué, au même titre que la qualité des performances à divers tests, comme en témoignent les remous provoqués par la diffusion des résultats, pays par pays, des épreuves PISA. Il y aurait sans doute d'autres angles d'appréciation, mais je me limiterai à ceux qui précèdent.

Le plus souvent, le problème de l'échec scolaire est confié aux pédagogues, spécialistes patentés de discours normatifs abusivement parés de vertus scientifiques. Leur tâche consiste à mettre au point des procédés de remédiation qui empruntent à la fois au modèle de la rééducation médicale et à celui

du travail social: homogénéisation ou hétérogénéisation des classes, filières fermées ou ouvertes, discriminations dites bizarrement "positives", redoublements recommandés ou déconseillés, etc. Cet intense bricolage multidimensionnel autant que polysémique a contribué depuis quelques décennies à alimenter des bibliothèques entières dont le taux de péremption est particulièrement élevé. On ne contestera pas qu'à l'échelon scolaire des mesures devaient être prises, ne fût-ce que pour permettre aux anxiétés parentales, en ces temps d'accord scolaire, de s'édulcorer quelque peu. Certaines de ces mesures ont été pertinentes et même parfois efficaces. Mais se borner à distinguer entre bonnes et mauvaises mesures ne devrait pas suffire en tant que tâche légitime aux sociologues dits de l'éducation.

L'échec scolaire peut évidemment passer pour un problème social, qui réclame alors des solutions de type social, c'est-à-dire en premier lieu politique, dans la mesure où ce sont les décideurs politiques qui doivent les imaginer et les mettre en œuvre. Mais le problème sociologique, qui seul devrait attirer l'attention des sociologues, n'est pas l'échec scolaire, mais bien le fonctionnement de l'école dans son ensemble, donc l'école elle-même.

Ce que réclame la problématisation scientifique, en l'occurrence sociologique, c'est de concevoir le questionnement de l'évidence mondaine comme ne pouvant être limité, en amont de la constitution de l'objet, que par les propres capacités analytiques du sujet questionnant (qui est membre, il faut le rappeler, d'un sujet collectif rapporté à un champ historiquement et topologiquement constitué), celles-ci ne portant pas seulement sur des aptitudes cognitives, mais aussi sur la masse de matériaux disponibles en vue de l'investigation la plus extensive possible. Pour éviter "... l'impression d'évidence et de nécessité du réel, (d')un apparaître qui devient apparence si l'on perd de vue le processus de questionnement dont il est issu, ce qui est bien ce qui se passe si l'on s'abandonne à la tradition propositionnaliste qui, faute de pouvoir concevoir le questionnement, théorise seulement sur ses effets. (Dès lors) La possibilité des faits, leur indépendance affirmée, avec tout ce que cela pose comme difficulté de conceptualisation (Berkeley), émergeront comme résultats statiques d'un processus inexistant et introuvable selon les termes mêmes du modèle" (Meyer 1986, 280-281), il importe de remonter l'enchaînement des questionnements (des mises en question) possibles, afin de déceler les taches aveugles qui masquent les véritables processus à l'œuvre et les contingences effectives des faits qui s'imposent à la première vue (et même à la seconde) comme évidents. C'est en cela que consiste la posture critique bien davantage qu'en une démarche militante en faveur de l'une ou l'autre dénonciation, ce dont le terrain scolaire a été en abondance le réceptacle et aussi, il faut bien le reconnaître, le cimetière. Institution autant que système, lieu et milieu, texte et contexte, selon divers abords (et il en existe encore d'autres), l'école possède, eu égard à ses multiples matérialisations,

ses racines historiques. C'est par rapport à cette histoire multiforme (qui, en tant qu'objet distinct, est constituée par son historicisation, selon les modes propres à la discipline de l'histoire) que le problème social de l'échec scolaire peut être problématisé en tant que tel. L'on verra ainsi que ce thème n'est pas sorti tout armé du cerveau d'acteurs privilégiés du champ scolaire. Selon les positions occupées par ces acteurs et par des acteurs d'autres catégories généralement tenues pour non privilégiées, les problématisations de l'échec scolaire revêtiront telle ou telle autre modalité qui toutes méritent d'être prises en considération. Mais l'essentiel de la démarche ne se résume pas à aligner ces problématisations les unes à côté des autres, mais bien à s'efforcer d'établir les relations qui s'établissent entre elles, de quelque nature qu'elles soient : de connivence, d'occultation, d'opposition, etc. C'est ce modèle de relations problématiques qui devient l'objet que le sociologue doit problématiser à son tour, selon les procédures qui lui sont propres et dont, autant que possible, il doit s'efforcer de rester le maître. On n'a pas assez retenu la leçon de Georg Simmel : "La vérité, loin d'être absolue, est une représentation particulière de 'quelque chose'. Elle est donc toujours relative non seulement à un objet, mais aussi au sujet qui se la représente comme à ses autres représentations" (Papilloud 2003, 45). C'est dans la mesure où elle est critique que la sociologie se situe dans la perspective de cette relativité, laquelle, puisqu'il s'agit d'un matériau humain, peut évidemment revendiquer une consistance spécifique. Le problème sociologique de l'école peut être abordé selon divers angles, à l'aide d'outils analytiques variés, ce que la tradition de l'analyse institutionnelle appelle des analyseurs, terme que Jean-Marie Brohm a remis à l'honneur dans ses travaux sur le corps (Brohm 2001) et le sport (Brohm 2002). Il convoque notamment René Lourau : "On donnera le nom d'analyseur à ce qui permet de révéler la structure de l'institution, de la provoquer, de la forcer à parler" (Lourau 1970, in Brohm 2001, 98). Si l'on accepte qu'"institution" désigne tout ce qui résulte d'un processus d'institutionnalisation (dans une perspective qui fait écho à la position simmelienne en faveur de la société-processus "Vergesellschaftung" : sociation —opposée à la société-État), l'école est en effet une institution constamment en train d'être réinstituée et l'analyseur choisi, en l'occurrence est l'échec scolaire, au départ de sa problématisation de sens commun.

Il ne m'appartient pas ici de décrire, fût-ce dans leurs grandes lignes, les résultats d'une recherche ayant pour objet la problématisation sociologique de l'école avec pour analyseur privilégié l'échec scolaire. Les processus d'institutionnalisation mis en évidence renverraient aux stratégies d'une pluralité d'acteurs, chacune d'entre elles incorporant une tâche aveugle, à charge pour les chercheurs de les soumettre à un rigoureux (et vigoureux) éclairage. Ces stratégies sont inspirées par les images-actions (dans un autre lexique, les idéologies) des acteurs en question. Celles-ci présentent nécessairement des

aspects apologétiques, consubstantiels à toute position idéologique, et au creux desquels se nichent les taches aveugles. Ces images-actions sont toutes le produit d'une histoire ; les dégager dans la perspective des taches aveugles autour desquelles elles s'organisent, c'est mettre le doigt sur des prises de position politique, des phénomènes d'aliénation, des mensonges organisés, etc., toutes choses qui ne peuvent que déplaire souverainement aux commanditaires d'études lisses et raisonnables ayant pour thème l'un ou l'autre problème social pouvant bénéficier, à un moment donné, et dans un lieu donné, des honneurs de la presse et des médias, ce qui n'est pas nécessairement sans raison.

La question que nous sommes amenés à nous poser à présent est : à supposer que des moyens humains et matériels soient accordés pour mener une recherche à partir d'une problématisation de ce genre, sur quoi peut-elle déboucher ? D'une manière un peu brutale, je dirai que là n'est pas le problème des chercheurs. Si les décideurs veulent bien les entendre, tant mieux. Il est du reste fort douteux que l'audition des décideurs soit complète. Tout au plus les chercheurs doivent-ils exiger que soient préservés leurs droits de propriété intellectuelle. La recherche scientifique est une activité sui generis, qui n'a pas besoin de déboucher sur un usage, normalisé ou non. Mais il n'est évidemment pas interdit aux chercheurs de chercher, par leurs publications et autres interventions publiques, à peser, sinon sur la décision institutionnelle elle-même, du moins sur l'économie des débats s'instaurant autour des problèmes qu'ils ont abordés, dans la perspective spécifique qui est la leur. L'écueil à éviter est que l'autonomie du champ scientifique se trouve ainsi plus menacée encore, alors qu'elle devrait constituer le souci majeur de ceux qui l'animent et l'illustrent. À ceux qui estimeraient qu'il s'agit là d'un luxe que seul un élitisme arrogant peut rêver de justifier, je répondrai que la recherche de la vérité (ou des vérités), depuis les Lumières, est l'un des principaux piliers sur lequel repose l'ensemble de notre civilisation. Le tout est de savoir si on tient à la voir se perpétuer, ou non. Je n'aborderai pas ce débat ici, mais à force de refuser de considérer les enjeux qui se constituent autour de la question des fins dernières, on ouvre la voie à pas mal de compromissions.

Qu'il me suffise de rappeler que le destin des sociologues et de leurs comparses n'est pas de se muer en thérapeutes du social : comme l'exprime judicieusement Henri-Pierre Jeudy : "Désormais les sciences humaines se sont engagées dans un vaste projet de transformation de la société, utilisant leurs critiques passées à des fins constructives pour l'avenir. Elles ont conservé l'habitude d'être du côté du pouvoir et de considérer la subversion comme le souvenir d'une époque révolue pour cause d'idéalisme naïf. Même les actions les plus revendicatrices s'accomplissent dans une ambiance d'assistance publique au pouvoir politique. À l'insurrection contre la récupération succède l'apologie de l'intégration comme principe d'unification sociale" (Jeudy 1997,

31-32). Restons sans vergogne dans l'idéalisme naïf: critiquer, au sens où j'ai essayé de le définir, n'est pas dénoncer et si la tâche comtienne ternaire doit rester de mise, il n'appartient pas aux seuls appareils de décision de puissances publiques ou privées de la rendre effective. La sociologie ne restera fidèle à ce qui peut légitimement passer pour son essence qu'en revendiquant le droit, contre menaces et séductions, de dire le vrai au sujet de cette réalité aux contours du reste si mouvants et aléatoires, la réalité sociale. Ce à quoi elle ne peut prétendre qu'en ne se départissant jamais de la posture critique qui l'a fait naître et qui reste sa raison d'être.

Bibliographie

- BAUMANN Z. 2002 *Society under Siege*, Cambridge, Polity Press
- BERGER P.-L. 1966 *Invitation to Sociology. A Humanistic Perspective*, Harmondsworth, Pelican Books
- BOUDON R. 2002 "À quoi sert la sociologie ?", *Cités 10*, Paris, PUF
- BOURDIEU P. 2001 *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.
- BROHM J.-M. 2001 *Le corps analysteur. Essais de sociologie critique*, Paris, Anthropos
- BROHM J.-M. 2002 *La machine sportive*, Paris, Anthropos
- JAVEAU Cl. 2003 *Petit manuel d'épistémologie des sciences du social*, Bruxelles, La Lettre Volée
- JEUDY H.-P. 1997 *Sciences sociales et démocratie*, Belfort, Circé/Poche
- LEVI P. 1992 *Le métier des autres*, Paris, Gallimard/Folio Essais
- LOURAU R. 1970 *L'analyse institutionnelle*, Paris, Minuit, in Brohm J.-M. 2001 *Le corps analysteur. Essais de sociologie critique*, Paris, Anthropos,98
- MEYER M. 1986 *De la problématique. Philosophie, science et langage*, Bruxelles, Pierre Mardaga
- PAPILLOUD Ch. 2003 *La réciprocité. Diagnostic et destin d'un possible dans l'œuvre de Georg Simmel*, Paris, L'Harmattan